

La France, don du Nil ?

LE MONDE | 10.10.1997 à 00h00

GILLES KEPPEL

En juillet 1798, Bonaparte débarquait en Egypte à la tête de l'armée d'Orient. L'expédition française, qui ne dura que trente-huit mois, a laissé un bilan qui, jusqu'à aujourd'hui, reste controversé : l'occupation militaire, avant-goût de l'entreprise coloniale européenne, s'efface-t-elle devant la monumentale Description de l'Egypte, l'oeuvre des savants qui accompagnaient les soldats ? Et cette oeuvre elle-même marque-t-elle « l'entrée de l'Egypte dans la modernité » ou participe-t-elle à l'élaboration d'un orientalisme fantasmagorique chez les Européens, tandis que, vue d'Orient, elle serait le point de départ de « l'occidentalisation des esprits », de cette « razzia intellectuelle » que dénoncent aujourd'hui en chaire les prédicateurs islamistes et quelques universitaires ?

La polémique, à l'approche du bicentenaire de l'Expédition, sur les bords du Nil, a fait préférer à la commémoration d'un événement peu consensuel en soi la célébration de deux siècles d'« horizons partagés ». Derrière cette formule prudente, il y a pourtant place pour une vraie curiosité et pour de vraies questions : qu'est-ce qui explique l'engouement français paradoxal pour l'Egypte et le rôle spécial de la France dans un pays qu'elle n'a pas colonisé à la différence de l'Algérie par exemple et où ses ressortissants étaient moins nombreux que les Grecs, les Italiens ou les Anglais ? Quelle est la part de l'attraction culturelle, des enjeux politiques et des intérêts purement commerciaux ?

Ce sont ces questions auxquelles nous aide à répondre L'Egypte, passion française. Robert Solé s'est attaché à en éclairer les principaux aspects, en retraçant l'histoire de la présence française sur les bords du Nil au long des deux siècles écoulés, une présence qui ne se limite pas à l'installation de citoyens de l'Hexagone venus y faire fortune ou tâcher d'y brider la domination britannique même si cette dimension doit être prise en compte. Bien plutôt et c'est là le caractère « unique » de l'interaction entre l'Egypte et la France chacune a contribué, sans que cela fût un processus toujours conscient, à accoucher l'autre de bien des facettes de son identité moderne. De cette relation, on connaît assez bien l'aspect volontariste, l'« européanisation » des élites égyptiennes dès le début du XIXe siècle, la formation à Paris des boursiers envoyés par le khédive puis l'aventure extraordinaire du canal de Suez. Projet des saint-simoniens repris, amélioré et concrétisé par Ferdinand de Lesseps, creusé par des centaines de milliers de fellahs, inauguré par l'impératrice Eugénie, cette oeuvre franco-égyptienne devait contribuer à la ruine financière de l'Egypte lorsque le khédive, étranglé par la dette, dut vendre ses actions aux banques britanniques et passer sous influence... anglaise. Le canal fit ensuite la fortune de ses actionnaires, avant que sa nationalisation par Nasser en 1956 ne déclenche en réaction l'expédition tripartite de Suez, qui se solda en retour par l'expulsion d'Egypte des Français, des Anglais et des juifs portant à la présence française sur les bords du Nil un coup terrible. Depuis la publication de l'ouvrage de référence d'Edward Saïd, L'Orientalisme (Seuil, 1980), c'est un exercice convenu fût-il salutaire de questionner les modes selon lesquels l'Orient, comme image, concept ou fantôme, est une création de l'Occident moderne, un processus de réduction culturelle préparatoire à la conquête coloniale. Les faits que rassemble Robert Solé dans son livre incitent le lecteur curieux à inverser la démarche : jusqu'où, et de quelle manière, l'Egypte réelle, symbolique ou imaginaire crée-t-elle une partie de la France moderne ? Freud avait vu dans la « fuite en Egypte » de Bonaparte le passage obligé pour qu'il devînt Napoléon. On connaît aussi la fécondité de l'égyptologie en France, son rôle central dans l'élaboration moderne de la réflexion scientifique sur l'Antiquité. Les salles égyptiennes, joyau du Musée du Louvre, entièrement restructurées, seront inaugurées en décembre. De façon plus anecdotique, l'« égyptomanie » avatar vulgaire de l'égyptologie savante a parsemé l'imaginaire national, des rituels maçonniques au mobilier « retour d'Egypte », en passant par les fontaines parisiennes et les expositions universelle et coloniale d'hier où les pavillons égyptiens remportaient toujours un succès considérable. Cette vogue « populaire », qui a fourni un but de croisière à Madame Verdurin comme aux personnages de Maurice Dekobra, assure aux livres de vulgarisation de Christian Jacq et de quelques autres une rente de best-sellers perpétuels. Elle continue à emplir les charters de touristes qui partent interroger, sous les pyramides, quelque chose qu'ils n'arrivent pas bien à cerner, mais dont ils ont le sentiment qu'il a rapport à un mystère constitutif de l'humanité, celé dans le tombeau de Pharaon.

INSPIRATION LITTÉRAIRE

Plus fécond sans doute est le rôle que joue l'Egypte dans la création littéraire française l'Egypte comme lieu, temps et mode de l'alchimie créatrice : c'est sur la « cange » dans laquelle il descend le Nil avec Maxime Du

Camp que Flaubert découvre une nouvelle perception des « choses vues », ce « principe d'impersonnalité, ce refus de conclure et cette relativité généralisée des points de vue, qui vont bientôt lui servir à révolutionner l'art du roman », comme le note Pierre-Marc de Biasi dans sa présentation du Voyage en Egypte dont le manuscrit a été édité par Grasset en 1991 après une occultation de plus de soixante ans. Chez d'autres auteurs français, ce marquage égyptien, qui se fait plus discret, traverse l'oeuvre comme un fil rouge : on peut relire ainsi le Passage de Milan de Michel Butor, un temps professeur de lettres à Minieh en haute Egypte, ou être attentif à l'allusion égyptienne qui affleure régulièrement, au détour d'une phrase, dans les romans de Patrick Modiano. En parallèle, et de façon plus surprenante dans un pays qui était occupé par l'Angleterre, toute une littérature d'expression française a fleuri sur les bords du Nil : la prose de Mme Out El-Kouloub, qui eut son heure de gloire dans les années 50, mais aussi les oeuvres plus exigeantes d'Edmond Jabès et Georges Henein, et les romans très attachants d'Albert Cossery, qui a transporté son imaginaire du Caire dans le petit hôtel de la rue de Seine où il vit depuis des décennies. « Occupée par les Anglais écrit Robert Solé l'Egypte choisit de rêver en français. » Une Egypte somme toute relativement restreinte car dans son immense majorité elle rêvait et continue de rêver en arabe mais qui ne se limitait pas, jusqu'au lendemain des expulsions de 1956 puis de la lente émigration des Egyptiens « allogènes » qui a suivi, aux seuls Français « de souche » établis dans le pays. Le français était la lingua franca qui permettait aux multiples minorités méditerranéennes et levantines Grecs, Italiens, Arméniens, Syro-Libanais, Maltais et autres de communiquer entre eux ; c'était la langue des tribunaux mixtes et de la plaidoirie, et l'une des manières pour les élites égyptiennes de résister culturellement à l'occupation britannique. Et ce qui s'est joué alors en français en Egypte fut peut-être l'un des temps forts de la volonté de cette culture de transcender le national ou le chauvin pour ouvrir ceux qui la partageaient à l'universel.

Telle est sans doute la raison pour laquelle « ceux d'Egypte », lorsqu'ils ont émigré vers l'Hexagone, se sont si parfaitement fondus dans une France dont ils n'avaient jamais connu le territoire, mais dont ils habitaient déjà la culture.

GILLES KEPPEL

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/archives/article/1997/10/10/la-france-don-du-nil_3780752_1819218.html#iGmqGGxA4DDYIRhd.99